



**HAL**  
open science

# Désappartenances géographiques dans l'oeuvre de Sergio Chejfec

Benoît Coquil

► **To cite this version:**

Benoît Coquil. Désappartenances géographiques dans l'oeuvre de Sergio Chejfec. Viajes, exilios y migraciones : representaciones en la literatura latinoamericana del siglo XXI, 2019. hal-03395137

**HAL Id: hal-03395137**

**<https://hal.science/hal-03395137>**

Submitted on 22 Oct 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Désappartenances géographiques dans l'œuvre de Sergio Chejfec

Benoît Coquil

(Université Paris Est-Créteil)

Le motif géographique n'a cessé d'occuper une place privilégiée dans l'œuvre de Sergio Chejfec, depuis son premier roman *Lenta biografía* paru en 1990 jusqu'à l'un de ses brefs essais les plus récents, « Geometría del silencio », qui sert d'introduction aux photographies de François Mouriès prises dans des villages proches du désert des Bardenas Reales, en Navarre<sup>1</sup>. L'auteur admet volontiers que son imaginaire littéraire a été nourri depuis l'enfance par un goût de la ville, développé tant par son travail temporaire comme chauffeur de taxi *porteño* que par la marche à pied, ou bien par un goût de l'observation statique et du relevé, à la façon de Georges Perec, des manifestations de l'« infra-ordinaire » urbain. Son œuvre aujourd'hui recèle de plans et de cartes, est peuplée de marcheurs et de vagabonds en tous genres : tandis que *Cinco*, écrit à Saint-Nazaire dans le cadre d'une résidence à la Maison des Écrivains Étrangers et des Traducteurs (MEET), prend par moments la forme du carnet de voyage, le récit de *La experiencia dramática* s'ouvre sur une évocation de la cartographie digitale, et consiste essentiellement, comme dans *El aire* ou *Mis dos mundos*, en une déambulation des protagonistes, à la façon de *Glosa*, de Juan José Saer, écrivain que Chejfec considère comme un instigateur à sa propre création<sup>2</sup>.

Sergio Chejfec fait son entrée sur la scène littéraire argentine au milieu des années 1980, lorsqu'une jeune génération de critiques et d'écrivains cherche à prendre ses distances avec une certaine hégémonie post-dictatoriale du roman historique et du récit de témoignage. En 1987, il cosigne avec, entre autres, Alan Pauls, Martín Caparrós et Daniel Guebel, le manifeste du « grupo Shangai », qui donnera naissance un an plus tard au noyau dur de la revue *Babel*, active de 1988 à 1991. Ses fondateurs, Jorge Dorio et Martín Caparrós en tête, s'opposent à une trop grande référentialité historique dans le roman, y défendent haut et fort l'autonomie de la littérature par rapport au champ politique et la valeur du jeu et de l'invention, portée par des formes narratives originales telles que la digression la parodie, l'anachronisme. Quant au traitement de l'espace géographique, les « babélicos » témoignent d'un certain goût pour l'exotisme voire l'orientalisme – comme en témoigneront des fictions

---

<sup>1</sup> Sergio Chejfec, « Geometría del silencio », in François Mouriès, *Pueblos sin retrato*, Paris, Dulac&co, 2015, p. 6-7.

<sup>2</sup> « [C]reo que encontrarme con ciertas lecturas, especialmente con la de Juan José Saer, me permitió ver una nueva complejidad, en el buen sentido de la palabra, y con ello nuevas posibilidades que ofrecía la literatura. Saer fue el escritor que me despabiló. » Mariano Siskind, « Entrevista a Sergio Chejfec », in *Hispanamérica*, n°100, University of Maryland, avril 2005, p. 35.

proches du genre de l'aventure comme *La perla del emperador* de Daniel Guebel ou *La noche anterior* de Martín Caparrós. Si l'on ne retrouve pas ce goût pour un orient fantasmé dans l'œuvre de Chejfec, l'espace géographique y est toutefois l'objet de multiples expérimentations. En un geste postmoderne – que l'on retrouve chez Italo Calvino ou Thomas Pynchon, Chejfec aime à troubler la référentialité des lieux de ses récits, en égarant son lecteur entre lieux réels et imaginaires, lieux désignés et lieux anonymes, lieux simulacres et lieux plus littéraires que réels, hérités d'autres écrivains, comme c'est le cas avec le paysage de Buenos Aires dans *El aire*, directement inspiré de celui que décrivait Ezequiel Martínez Estrada dans *Radiografía de la pampa*.

Dans la plupart des récits de Sergio Chejfec l'espace fait l'objet d'un rapport problématique avec le sujet. A fortiori dans la première partie de son œuvre, la plus expérimentale, les personnages, aux identités aussi floues que les contours des paysages qui les contiennent, sont des vagabonds urbains, se voient cantonnés à des espaces périphériques ou à des zones de seuils. Tous se caractérisent en somme par un ancrage défaillant, une désappartenance géographique. Il leur est presque toujours impossible de faire du lieu un *territoire*, c'est-à-dire, au sens où l'entendent les géographes Roger Brunet et Hervé Théry, un « espace approprié, avec sentiment ou conscience de son appropriation »<sup>3</sup>. Cette étrangeté géographique articule donc deux motifs principaux que Chejfec ne cesse de faire jouer dans ses textes : la marge – en tant que lieu éloigné du centre mais aussi comme position sociale et existentielle – et l'errance – dont nous tâcherons ici d'étudier les manifestations et les raisons de la surprésence dans l'œuvre de Chejfec.

Si dans *Mis dos mundos* et *La experiencia dramática*, c'est l'environnement urbain – « espace strié », selon Deleuze et Guattari<sup>4</sup> – qui se révèle propice à la désorientation, à la perte de repères, l'errance peut chez Chejfec prendre plus d'ampleur géographique, et s'ériger en une sorte de condition existentielle pour les personnages. C'est le cas pour le jeune orphelin de *Cinco*, qualifié de « persona errática<sup>5</sup> », qui semble condamné à vagabonder, à la picaresque, de port en port. L'étrange peuple nomade qui traverse *El llamado de la especie* se voit quant à lui déterminé par « [una] geografía ambulatoria<sup>6</sup> », et la pérégrination hors d'Argentine qu'entreprend le personnage de Félix dans *Los incompletos* ne semble avoir d'autre but que celui de s'éloigner du point d'origine : « decidió alejarse del país y sobrevivir

---

<sup>3</sup> Roger Brunet et Hervé Théry, « Territoire », in Roger Brunet (éd.), *Les Mots de la géographie, Dictionnaire critique*, Montpellier, La Documentation française, 1993, p. 480.

<sup>4</sup> Gilles Deleuze et Félix Guattari, « Le lisse et le strié », *Capitalisme et schizophrénie 2. Mille Plateaux*, Paris, Minuit, « Critique », 1980, p. 592-625.

<sup>5</sup> Sergio Chejfec, *Cinco*, Saint-Nazaire, M.E.E.T., 1996, p.97.

<sup>6</sup> Sergio Chejfec, *El llamado de la especie*, Buenos Aires, Alfaguara, 2008, p. 145.

como un planeta errante (...) adoptar un impreciso lustre internacional (...) ser un argentino en fuga<sup>7</sup> ».

L'errance chez Chejfec, qui s'érige en véritable leitmotiv, correspond à la définition qu'en donne Lambert Barthélémy dans son essai intitulé *Fictions contemporaines de l'errance*. Errer est pour lui « ce qui reste au sujet quand il n'a plus de place, plus de lieu assigné, quand le lieu habité devient inhabitable. Ce n'est pas chercher un autre lieu, mais plutôt faire de l'absence de lieu même un territoire d'habitation<sup>8</sup> ». L'errance se distingue à la fois de l'exil, en ce qu'elle « ne se pense pas dans la tension du périple entre deux rives », qu'elle « ne fait pas traverser » mais « n'est que par le milieu », et du voyage, qui est « archivé, décrit, ordonné, raconté » et « nécessairement pensé sous la catégorie du retour<sup>9</sup> ». L'imaginaire de l'errance, qui plus est, « apparaît globalement déterminé par l'exposition d'une identité instable, précaire » ; l'errance ne « restaure pas une identité perdue » mais « expose le sujet à l'aléatoire d'une autre énonciation<sup>10</sup>. » C'est bien ce qui apparaît dans *Los planetas*, l'un des romans les plus célèbres de Chejfec : les déambulations urbaines des jeunes protagonistes S et M, que la dictature ne tardera pas à séparer, mais aussi l'errance à travers les contrées désertiques du pays d'un autre couple, anonyme celui-ci, et qui leur fait écho dans un récit enchâssé, tout cela se joue sur fond de doute radical quant à la stabilité de l'identité. On y lit ainsi : « hay pocas cosas tan imprecisas como la identidad (...) imaginemos el agotamiento de alguien queriendo ser él mismo todo el tiempo<sup>11</sup> ».

Comment expliquer cette récurrence du motif de l'errance dans l'œuvre de Sergio Chejfec ? Rappelons que l'auteur vit depuis longtemps loin de l'Argentine. Né en 1956, il publie à l'âge de 34 ans son premier roman, *Lenta biografía*, en 1990 et, la même année, il quitte l'Argentine pour s'installer à Caracas, où il sera rédacteur en chef de la revue *Nueva Sociedad*, qui traite de questions politiques, culturelles et sociales. Depuis 2005, il vit à New York où il donne à l'université des cours d'écriture créative de fiction et de non-fiction en espagnol. Pourtant, cet « exil volontaire », s'il alimente certes dans ses récits le motif d'une étrangeté sur le mode d'une ubiquité problématique, n'est pas tant le ferment de ce motif itinérant que ses origines familiales, explicitées dans *Lenta Biografía*, où Chejfec raconte l'histoire de son père, juif polonais exilé en Argentine pour fuir le régime nazi. C'est ainsi qu'on décèlera par ailleurs dans ce motif récurrent le mythe de l'errance du peuple juif : si

---

<sup>7</sup> Sergio Chejfec, *Los incompletos*, Buenos Aires, Alfaguara, 2004, p. 7.

<sup>8</sup> Lambert Barthélémy, *Fictions contemporaines de l'errance*. Peter Handke, Cormac McCarthy, Claude Simon, Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 25.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 146-147.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>11</sup> Sergio Chejfec, *Los planetas*, Buenos Aires, Alfaguara, 1999, p. 123.

elle est subreptice dans *El llamado de la especie*, à travers la vision d'un peuple nomade, la référence à l'exode juif est explicite dans *Lenta biografía* et *Los planetas*. Dans la nouvelle « El extranjero », l'origine juive apparaît même comme la cause d'un appel au voyage, à l'espace étranger (« *era su sangre judía la que lo compellía a viajar*<sup>12</sup> »).

L'essai intitulé « Viaje y sufrimiento », nous fournit une piste supplémentaire. Chejfec y étudie le thème du voyage comme une composante essentielle de la littérature argentine. Or il précise que cette mobilité est étroitement liée à l'espace vide, quasi-désertique, que représentent les étendues de la pampa, dont l'horizon infini semble priver tout déplacement de son origine et de son but, de sa linéarité, pour en faire un cheminement erratique :

¿Cómo sería la literatura argentina sin los viajes? El viaje es el par de una correlación que se completa con el vacío. El desierto, la ausencia, el horizonte inhabitado, la naturaleza silenciosa, el espacio abierto, la infinitud, etc. El territorio argentino se ha predicado de vacío (y de muerte); cosas sabidas desde los inicios y que han sido fijadas, probablemente por mucho tiempo, por Martínez Estrada. Gracias a ese vacío y a sus posibles desinencias (orfandad, aislamiento, indeterminación), el viaje es nuestra marca de origen, porque hacia cualquier lado que vayamos, incluso si se trata de un viaje hacia lo profundo, hacia el paisaje propio, inevitablemente connotaremos el vacío de donde provenimos<sup>13</sup>.

Si cette vision désenchantée du paysage argentin doit beaucoup, en effet, à la pensée d'Ezequiel Martínez Estrada, la littérature *gauchesca* est également citée comme source d'inspiration par Chejfec, puisqu'il convoque par exemple le personnage fondateur du gaucho Martín Fierro dans sa nouvelle « Deshacerse en la historia ». En définitive, c'est tout cet imaginaire national de l'espace désorientant et de la dérive géographique, duquel participe également la figure du *linyera*, vagabond marginal dans la pampa au début du XX<sup>e</sup> siècle, qui nourrit également le motif erratique chez Chejfec.

Ainsi, à la source de la prédilection de Sergio Chejfec pour le motif du déplacement géographique se trouverait donc ce « double lignage<sup>14</sup> » : l'identité juive et l'exil paternel d'une part, et d'autre part l'argentinité, dont la « marque d'origine » n'est autre que le voyage. Chejfec, à travers ce leitmotiv de l'errance, investit donc une ascendance juive relue au prisme d'un mythe identitaire et littéraire – celui du peuple errant –, en même temps qu'il réactive un topos de la littérature argentine du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle. De façon comparable, la confluence des identités juive et argentine a pu contribuer dans la poésie d'Alejandra Pizarnik à la construction d'un sujet lyrique d'exilée ou d'errante. Elle écrivait

---

<sup>12</sup> Sergio Chejfec, « El extranjero », *Punto de vista*, n°45, 1993, p. 9.

<sup>13</sup> Sergio Chejfec, « Viaje y sufrimiento », *El punto vacilante. Literatura, ideas y mundo privado*, Buenos Aires, Norma, 2005, p. 56.

<sup>14</sup> L'expression célèbre est empruntée à Ricardo Piglia à propos de Borges dans « Ideología y ficción en Borges », *Punto de vista*, n°5, 1979, p. 3-6.

ainsi dans son journal en 1965 : « Por mi sangre judía, soy una exiliada. Por mi lugar de nacimiento, apenas si soy argentina (lo argentino es irreal y difuso<sup>15</sup>). »

Qu'en est-il, puisque nous nous penchons ici sur le moment ultra-contemporain, des textes les plus récents, qui multiplient les figures d'auteurs, les doubles fictionnels de Chejfec écrivain ? Ils donnent moins à lire une itinérance qu'une forme d'ubiquité problématique. Autant *Mis dos mundos*, daté de 2008, que les nouvelles rassemblées dans le recueil *Modo Linterna*, paru en 2013 et à ce jour sa plus récente publication de textes narratifs, se présentent comme les fragments d'un autoportrait – sans doute en grande partie fictionnalisé – de l'écrivain en déraciné.

Beaucoup de ces textes les plus récents tirent en effet leur propos de cette situation d'éloignement prolongé de l'auteur de son lieu d'origine – et de publication, puisque Chejfec n'a pas cessé de faire paraître en Argentine. Si ces expatriations successives, d'abord au Venezuela puis aux États-Unis, ne relèvent en rien d'un exil politique et contraint et ne sont pas figurées comme un douloureux arrachement – à l'image de ceux qui traversent la littérature argentine au moment de la dictature –, elles contribuent toutefois au développement d'un discours mélancolique sur l'appartenance au monde du sujet contemporain, et en particulier du sujet écrivain : elles semblent induire une ubiquité problématique, ou plus généralement une désappartenance diffuse, le sentiment de n'être véritablement chez soi en aucun lieu.

Ce motif est notamment porté par la scène récurrente de l'arrivée dans la ville étrangère. Dans *Mis dos mundos*, le narrateur et avatar de Sergio Chejfec est invité pour un salon du livre local dans une ville brésilienne anonyme. Fatigué de cette mégalopole qui ne cesse de mettre à l'épreuve son sens de l'orientation pourtant solide, il se réfugie dans un parc si banal, si dénué de couleur locale qu'aucune forme d'appropriation n'y semble possible, au point que ceux qui le traversent en perdraient jusqu'à leur identité : le parc est décrit comme un « sitio (...) indistinto, (...) donde la persona (...) se convierte en nadie y ella misma termina siendo imprecisa<sup>16</sup> ». Le paysage urbain de New York et de sa périphérie est de même marqué par l'indétermination dans *La experiencia dramática* et la nouvelle « Hacia la ciudad eléctrica », tandis que dans la nouvelle « Vecino invisible », le retour du narrateur à Caracas se révèle décevant, et suscite chez lui cette pensée définitive et désabusée : « Habitar el mundo produce

---

<sup>15</sup> Alejandra Pizarnik, *Diarios*, Barcelona, Lumen, 2007, p. 397.

<sup>16</sup> Sergio Chejfec, *Mis dos mundos*, Barcelona, Candaya, 2008, p. 6.

cansancio y melancolía, vivir empeora las cosas, y cuando notamos que nuestro sitio es impreciso y todavía más, indecيدido, nos rendimos sin ilusiones ni resistencia<sup>17</sup>. »

Notons que, dans le même recueil, *Modo linterna*, cette scène possède aussi son envers : le retour dans la ville d'origine devenue méconnaissable, étrangère. C'est le cas en effet dans « El testigo », un texte initialement paru en 2010 dans une compilation consacrée à la ville de Buenos Aires, et qui rassemblait des textes d'Alan Pauls, Marcelo Cohen ou encore Edgardo Cozarinsky<sup>18</sup>. Le personnage principal y est un dénommé Samich, en qui, de nouveau, il n'est guère difficile de voir un double fictif de Chejfec lui-même, en tout cas partiellement – il s'agit en effet d'un argentin lettré vivant dans un pays qui ressemble fort au Venezuela. Une lettre qu'il découvre dans la correspondance de Cortázar et que l'auteur de *Rayuela* écrit à un ami en 1939 depuis la torpeur de l'été portègne réveille en lui une violente nostalgie du pays natal. Il décide alors de retourner à Buenos Aires pour la première fois depuis des années, mais la redécouverte est marquée par un sentiment de non appartenance : « Percibe que lo invade un sentimiento de no pertenencia, de separación o aislamiento, no sabe cómo llamarlo. Se siente igual a un extranjero (...). siente que el lazo de compenetración con el lugar está desvanecido<sup>19</sup> » Cette désappartenance se manifeste notamment par une certaine incompréhension du langage parlé dans la ville (« Intuye que algo ha ocurrido con las palabras comunes<sup>20</sup> »), trait que l'on observait déjà en 1992 dans *El Aire*, où le personnage principal ne reconnaît soudainement plus les mots en usage autour de lui.

Dans cet « autoportrait à l'étranger »<sup>21</sup> en quoi consiste ce dernier recueil de nouvelles, Sergio Chejfec donne à lire un sujet contemporain frappé d'étrangèreté, qui n'est plus chez lui nulle part. Or il s'agit en l'occurrence d'un sujet créateur, écrivain. À ce titre, il semble fructueux de croiser cette idée de la désappartenance géographique avec le concept de « paratopie créatrice » développé par Dominique Maingueneau. La paratopie caractérise selon lui la condition de tout écrivain, en tant qu'individu « qui *n'a pas lieu d'être* (...) et qui doit construire le territoire de son œuvre à travers cette faille-même<sup>22</sup>. » Son énonciation se constitue dès lors « à travers l'impossibilité même de s'assigner une véritable place<sup>23</sup> », tant au sein de l'espace littéraire que de la société. Et en effet, Chejfec n'a de cesse de combiner

---

<sup>17</sup> Sergio Chejfec, « Vecino invisible », *Modo linterna*, Buenos Aires, Entropía, 2013, p. 10.

<sup>18</sup> AA.VV., *La ciudad como un plano. Crónicas y relatos*, Buenos Aires, La bestia equilátera, 2010.

<sup>19</sup> Sergio Chejfec, « El testigo », *Modo linterna, op. cit.*, p. 126.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 127.

<sup>21</sup> Nous empruntons la formule au titre du roman de Jean-Philippe Toussaint : *Autoportrait (À l'étranger)*, Paris, Minuit, 2000.

<sup>22</sup> Dominique Maingueneau, *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 85.

<sup>23</sup> *Ibid.*

dans ses textes les plus récents les motifs proprement spatiaux de l'errance, de la désorientation et de la désappartenance géographique et l'idée d'une inscription problématique de l'écrivain au sein de l'espace littéraire et social. Cela est tout à fait lisible dans les deux récits qui traitent de l'institution littéraire – sous la forme d'un salon du livre – et qui jettent un regard plutôt moqueur sur la figure de l'écrivain, où l'auteur fait preuve d'une certaine autodérision. Dans « Hacia la ciudad eléctrica », le narrateur finit par s'absenter de la table de dédicace devant l'absence totale de public, avant de se savoir, de façon quelque peu mystique, désigné et rétabli en sa qualité d'écrivain par un petit morceau de papier blanc tombé du ciel dans sa direction. Dans *Mis dos mundos*, il s'empresse de quitter le salon littéraire auquel il était convié pour rejoindre ce parc sans caractère et en soi paratopique, qui le convertit en un « don nadie » et où lui apparaît finalement, lorsqu'il tente d'écrire à la terrasse d'un café, toute l'imposture de son personnage d'écrivain.

C'est en cela que consiste peut-être la paratopie de l'écrivain contemporain, privé d'ancrage institutionnel ou communautaire légitimant, à la merci d'une reconnaissance tout à fait versatile du public et oscillant entre adaptation et incompatibilité radicale avec le marché. Ces personnages d'errants, de déboussolés et d'étrangers perpétuels seraient alors la figuration géographique d'un ancrage auctorial défailant dans l'espace littéraire et social. Ces motifs récurrents de l'errance d'une part, via des personnages, et de la situation d'étrangèreté d'autre part, à travers les figures d'auteur, seraient donc aussi la mise en fiction de ce positionnement paratopique de l'écrivain Sergio Chejfec.

Et si cette localisation instable et parasitaire est à en croire Maingueneau le propre de tout créateur, elle se prête particulièrement bien à cet abonné des décentrement et des positions paradoxales : argentin né de père juif, qui a pris part – quoique de façon satellitaire, sans jamais en être un chef de file – à une génération d'écrivains en marge de la littérature hégémonique, qui publie en Argentine alors qu'il vit à l'étranger depuis maintenant 26 ans et qui, enfin, enseigne l'écriture à l'université alors que son œuvre – en ce qui concerne en tout cas les premiers textes – passe pour l'une des plus expérimentales et hermétiques de la production argentine contemporaine.

Chejfec a su tirer parti de cette « économie paradoxale », de cette « intenable position<sup>24</sup> », et c'est aussi ce statut littéraire mouvant, indécidable qui transparaît dans son œuvre sous les traits d'une désappartenance proprement spatiale. Mais sa situation d'ubiquité géographique aussi n'a pas cessé depuis 1990 d'être pour lui un moteur de sa création, comme il l'explique

---

<sup>24</sup> *Ibid.*



dans ces quelques lignes tirées d'un entretien récent et qui le relient de fait à bon nombre de ses compatriotes de toutes époques :

Llegué a Caracas cuando salía mi primer libro en la Argentina. Me parece que me hice escritor gracias a vivir fuera. Estar separado hizo la literatura más distante. No sé cómo habría escrito de haberme quedado. Vivir fuera del propio país consiste en estar en dos lados, una de las cosas más literarias que pueden ocurrir<sup>25</sup>.

#### Resumen

Palabras clave : narrativa argentina contemporánea, geografía, errancia, extranjería, exilio, identidad judía  
Si la cuestión geográfica ocupa un lugar predominante en la obra del narrador y ensayista argentino Sergio Chejfec, la errancia se revela como un verdadero leitmotiv, mediante el cual investiga una ascendencia judía leída a través del prisma del mito del pueblo errante, al mismo tiempo que reactiva un topos de la literatura argentina que analiza en su artículo « Viaje y sufrimiento ». El análisis de algunos textos recientes de Chejfec que cuestionan el lugar del sujeto escritor en el mundo contemporáneo, nos permitirá vincular la idea de des pertenencia geográfica con el concepto de « paratopie créatrice » desarrollado por Dominique Maingueneau.

#### Résumé

Mots-clés : narration argentine contemporain, géographie, errance, étrangèreté, exil, identité juive  
Si la question géographique occupe une place majeure dans l'œuvre du romancier et essayiste argentin Sergio Chejfec, l'errance s'érige en véritable leitmotiv, par lequel il investit donc une ascendance juive relue au prisme du mythe du peuple errant, en même temps qu'il réactive un topos de la littérature argentine qu'il analyse dans son article « Viaje y sufrimiento ». L'analyse de certains textes récents de Chejfec qui questionnent la place du sujet écrivain dans le monde contemporain, nous permettront ici de croiser l'idée de désappartenance géographique avec le concept de « paratopie créatrice » développé par Dominique Maingueneau.

#### Abstract

Keywords : contemporary Argentinian novel, geography, wandering, exile, jewish identity  
Wandering is an major leitmotiv in Sergio Chejfec's work. It enables the novelist and essayist not only to recall his Jewish ascendancy, but also to reactivate a topos in Argentinian literature, as he examined it in his article « Viaje y sufrimiento ». Analyzing some of Chejfec's most recent texts – which question the place of the writer in the contemporary world – will lead us to intertwine the idea of geographic non-belonging with the concept of « paratopie créatrice » developed by Dominique Maingueneau.

### Bibliographie

- AA.VV., *La ciudad como un plano. Crónicas y relatos*, Buenos Aires, La bestia equilátera, 2010.
- Ángeles, Francisco, « La literatura como conjetura » (entrevista a Sergio Chejfec), *Buen Salvaje*, n°17, 2015, p. 20-23.
- Barthélémy, Lambert, *Fictions contemporaines de l'errance, Peter Handke, Cormac McCarthy, Claude Simon*, Paris, Classiques Garnier, « Perspectives comparatistes », 2011.
- Brunet, Roger (éd.), *Les Mots de la géographie, Dictionnaire critique*, Montpellier, La Documentation française, 1993.
- Chejfec, Sergio, *Cinco*, Saint-Nazaire, M.E.E.T., 1996.
- Chejfec, Sergio, « El extranjero », *Punto de vista*, n°45, 1993, p. 6-11.
- Chejfec, Sergio, *El llamado de la especie*, Buenos Aires, Alfaguara, 2008.
- Chejfec, Sergio, *El punto vacilante. Literatura, ideas y mundo privado*, Buenos Aires, Norma, 2005.
- Chejfec, Sergio, « Geometría del silencio », in Mouriès, François, *Pueblos sin retrato*, Paris, Dulac&co, 2015, p. 6-7.
- Chejfec, Sergio, *La experiencia dramática*, Barcelona, Candaya, 2013.

---

<sup>25</sup> Francisco Ángeles, « La literatura como conjetura » (entrevista a Sergio Chejfec), *Buen Salvaje*, n°17, 2015, p. 23.

- Chejfec, Sergio, *Los incompletos*, Buenos Aires, Alfaguara, 2004.
- Chejfec, Sergio, *Los planetas*, Buenos Aires, Alfaguara, 1999.
- Chejfec, Sergio, *Mis dos mundos*, Barcelona, Candaya, 2008.
- Chejfec, Sergio, *Modo linterna*, Buenos Aires, Entropía, 2013.
- Deleuze, Gilles et Guattari, Félix, *Capitalisme et schizophrénie 2. Mille Plateaux*, Paris, Minuit, « Critique », 1980.
- Maingueneau, Dominique, *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004.
- Olmos, Ana Cecilia, « Literaturas en tránsito (sobre la narrativa de Sergio Chejfec) », *Olho d'água*, Revista do Programa de Pós-Graduação em Letras da UNESP, n°5, São José do Rio Preto, 2013, p. 74-83.
- Pizarnik, Alejandra, *Diarios*, Barcelona, Lumen, 2007.
- Siskind, Mariano, « Entrevista a Sergio Chejfec », in *Hispanamérica*, n°100, University of Maryland, 2005, p. 35-46.
- Speranza, Graciela, *Atlas portátil de América Latina. Arte y ficciones errantes*. Barcelona, Anagrama, 2012.